

CQFD

par Yves Pagès

De tous les mammifères carnivores, le dauphin est le seul à ne pas rêver. J'ai lu cela quelque part, mais où ? La presse couche sur le papier tant d'énigmes à la fois qu'on se lasse vite de faire la queue au kiosque des vanités. Vous aussi, vous vous êtes lavés les mains après l'avoir lu parce que l'encre des imprimés tache la pulpe des doigts et, si l'on y prend garde, donne aux plus oisifs des papivores d'obscures gueules d'ouvriers typographes. A douze ans, j'achetai mon premier quotidien du matin. Vingt ans plus tard, je me surprends à tourner les pages du même titre, juste pour me rembourser la peine de l'avoir toujours fait. Journalistiquement parlant, les pages tournent désormais toutes seules, autour d'aucun axe. Colonnes après colonnes, le lecteur se dissout, s'atomise entre les lignes et finit en état d'apesanteur planétaire. On ne gravite plus à l'unisson de la terre, ni autour de son nombril, ni selon l'orbite sociale, esthétique, sensuelle ou politique des deux, on flotte parmi les flux et reflux d'une économie de marché à marée basse, puis haute, etc. Rien n'est plus censé avoir de rapport avec rien, sinon des rapports publicitaires s'entend. Autrement dit, chaque mot peut à un moment donné servir à la promotion illimitée de n'importe quoi. Tout a toujours du sens, bien sûr, mais comme une valeur ajoutée à retardement, un supplément d'âme dupliqué à la chaîne. Pourtant on aimerai bien s'inventer encore de drôles d'idées derrière la tête, des lubies, des fureurs, des lapsus, de franches obscénités, mais l'intellect standard a déjà trop de nouveautés en stock pour aller piocher dans nos réserves viscérales. Aujourd'hui, même l'adolescence se soigne sans révolution. L'imagination est toute entière au pouvoir, c'est cela qui fait froid dans le dos. Encore un peu, et le monde va finir par se passer de nous. Dans mon petit quant-à-moi, je m'entête malgré tout à remâcher mon petit esprit critique en lisant mon petit journal, mors aux dents. Faute d'être baptisé, circoncis ou laïcisé par une quelconque raison d'Etat, je suis simplement mortel, c'est-à-dire en Europe tempérée : mécréant passif, mais informé pratiquant. Et j'accumule à longueur de vie du papier journal, on se demande bien pourquoi. A vrai dire, il y a de bonnes raisons à cela, des raisons qui ne datent pas d'hier. Selon la tradition mulsumane, si décriée ces derniers temps, il n'est rien de plus sacré que le Coran. En d'autres termes, la moindre édition de la moindre sourate ne peut se déchirer, se froisser, se piétiner, etc. J'ai dû, à mon insu, étendre ce dogme à toutes les Ecritures profanes, du mode d'emploi dans la boîte d'aspirine au dépliant gratuit de supermarché en passant par le tract électoral, le menu de pizzeria, la carte de visite d'un

VRP et les trente premières pages de *Notre-Dame-des-Fleurs*, griffonnées sur papier cul à la prison de Fresnes. Quand il fait bon s'ennuyer aux toilettes, n'importe quoi se lit religieusement, la plus petite trace calligraphique. J'en suis là, à ce dernier stade de l'aliénation lettrée, moins bigot de culture que vénérateur à quatre pattes de toutes les choses écrites du monde. Comme les journaux en font partie, j'ai beau les détester cas par cas, je ne peux m'empêcher de les adorer en général. Quant aux journalistes, c'est une autre paire de manches. A vrai dire, je ne les juge pas, je n'en pense rien. Eux seuls préjugent de moi, par études de marché interposées, et pensent à ma place. Pour ce faire, ils ont toujours un jour d'avance sur nous, et nous une nuit de retard sur eux, par définition même. La preuve, vous dormez pendant qu'ils savent. Ils veillent tandis que vous ignorez. Ce contretemps fait leur force. En neurologie animale, on les appelle des dauphins. La caractéristique majeure de cette espèce tient à ceci : les dauphins sont les seuls mammifères carnivores chez qui la respiration n'est pas une activité réflexe. Ils doivent nuit et jour penser à respirer sous peine de mourir d'asphyxie. D'où cette secrète division cervicale du travail : les dauphins ne dorment jamais qu'à moitié, un lobe après l'autre. Et faute d'arriver à prendre pleinement congé du monde, ils ne peuvent parvenir au sommeil dit paradoxal. Voilà en substance pourquoi le plus médiatique des cétacés ne rêve pas : parce qu'on l'a condamné à découper sa tête en tranches horaires et qu'il est sa propre main-d'œuvre respiratoire, inspiré et expiré à mi-temps, chômeur toujours partiel du guetteur qui repose en lui. Accordez-moi une dernière métaphore avant de reprendre votre souffle : ce dauphin-là est le vigile permanent de sa propre survie et le dernier avatar de l'espèce humaine, CQFD. Ai-je assez noyé le poisson et joué sur les mots de nos modernes intelligences artificielles ? Faut-il encore préciser ici que même les chiens les plus domestiques rêvassent à leurs heures perdues, ne vaquent à aucune occupation salariée, pissent n'importe quand et passent leur chienne de vie à se renifler le derrière, en pleine utopie.

PS : « Ils mentent comme ils respirent ». *Anonyme, sans date.* (Mettez cette phrase dans la bouche de n'importe quel despote à propos de n'importe quels insurgés).

Dernière parution :
Plutôt que rien
(Julliard)